



Du journal intime à l'histoire du pays: l'imbrication du récit familial et de la grande Histoire dans *Le Tarbouche* de Robert Solé

Omayma Ali Khodeir¹

¹Maître de conférences et superviseur du département de français

Faculté Al- Alsun, université du Canal de Suez.

Résumé:

Cette étude se penche sur l'œuvre romanesque de Robert Solé, figure emblématique de la littérature francophone égyptienne. Elle explore comment l'auteur, résidant en France, réinvente son passé à travers une écriture de la mémoire qui entremêle l'intime et l'historique. L'analyse se concentre particulièrement sur son roman, *Le Tarbouche*, pour démontrer que le récit familial sert de prisme pour comprendre les bouleversements de la grande Histoire de l'Égypte cosmopolite du début du XXe siècle.

En s'appuyant sur les théories de la mémoire collective (Halbwachs) et du rapport entre mémoire et histoire (Ricoeur), nous montrons comment Solé fait de ses personnages des "lieux de mémoire" vivants. Le journal intime et les récits oraux deviennent ainsi des archives qui donnent une voix aux figures tutélaires de la famille Batrakani, permettant de reconstituer une fresque sociale et culturelle de l'Égypte de cette époque. À travers ce travail de mémoire, Robert Solé mène une quête d'identité et se réapproprie un passé mythifié, animé par un profond amour et une passion inébranlable pour son pays natal.

Mots- clés : La mémoire – L'Histoire – L'identité – La nostalgie – Le récit familial – Le journal intime.

من اليوميات الشخصية إلى تاريخ الوطن: تداخل الرواية العائلية والتاريخ الكبير في رواية "الطربوش" لروبرت سوليه



ملخص البحث

تتناول هذه الدراسة العمل الروائي لروبرت سوليه، وهو شخصية بارزة في الأدب الفرنكوفوني المصري. وتستكشف الدراسة كيف يعيد الكاتب، الذي يعيش في فرنسا، صياغة ماضيه من خلال كتابة الذاكرة التي تمزج بين ما هو حميمي وما هو تاريخي. يركز التحليل بشكل خاص على روايته، "الطربوش"، لإظهار أن الرواية العائلية تعمل كمنظور لفهم التحولات في التاريخ الكبير لمصر الكوزموبوليتانية في الجزء الأول من القرن العشرين.

بالاعتماد على نظريات الذاكرة الجماعية (هالبواكس) والعلاقة بين الذاكرة والتاريخ (ريكور)، نوضح كيف يجعل سوليه من شخصياته "أماكن للذاكرة" حية. تصبح اليوميات الشخصية والروايات الشفوية أرسيفاً يمنح صوتاً للشخصيات الأبوية في عائلة البتراكي، مما يسمح بإعادة بناء فسيفساء اجتماعية وثقافية لمصر في هذه الحقبة. هذا العمل في الذاكرة هو في الوقت نفسه بحث عن الهوية واستعادة لماضٍ تحول إلى أسطورة، وقد كتبه الكاتب مدفوعاً بحب عميق وشغف لا ينزعزع لوطنه الأم.

الكلمات المفتاحية: كتابة الذاكرة - التاريخ - الهوية - الحنين - الرواية العائلية - اليوميات الشخصية

Journaliste, essayiste et romancier français, Robert Solé est grandement marqué par ses origines égyptiennes. Il porte en lui la double identité de l'Oriental et de l'Occidental, de l'enraciné et du déraciné. Tenté par l'écriture romanesque, Solé publie six romans, inspirés tous de sa fascinante Égypte. Son œuvre est une quête incessante des origines, une tentative de faire revivre une Égypte perdue, celle de son enfance et de sa mémoire familiale. Son style est reconnaissable par sa fluidité, mêlant l'érudition à des réflexions plus personnelles, et offrant un regard à la fois savant et intime sur son pays natal. Son écriture, qui est à la fois simple et profondément émouvante, se distingue par une imbrication subtile et complexe du récit intime et de la grande Histoire. Il s'agit pour lui de concrétiser une époque révolue en l'observant à travers le prisme de sa propre histoire familiale.

C'est ce qui se révèle distinctement dans son premier roman: *Le Tarbouche*, où il évoque un espace-temps lointain, celui de l'Égypte du début du 20ème siècle, cette admirable ville cosmopolite d'Héliopolis, où cohabitent plusieurs familles de différentes nationalités. Robert Solé crée de véritables histoires peuplées de nombreux personnages appartenant à différentes générations, de leur entourage, ou même de l'Histoire du pays. Solé est au travers de son narrateur personnage, Charles Yared, dont l'histoire et les circonstances ressemblent en grande partie aux siennes. Ce dernier impressionné par la figure de Georges bey Batrakani, son grand-père maternel, raconte l'époque où l'on portait le tarbouche ; et reprend des souvenirs et des histoires de sa famille, tirés du journal de son oncle et parrain Michel Batrakani.



Notre étude s'attache à explorer la relation entre le personnel et le collectif dans *Le Tarbouche*, cette œuvre exceptionnelle de Robert Solé. La problématique qui se pose tient à étudier en quoi la mémoire familiale permet-elle à l'auteur de reconstituer une fresque historique plus large de l'Égypte du début du XXe siècle. Et comment il a pu offrir, à travers l'imbrication des souvenirs intimes et des événements historiques majeurs, une vision plus riche, plus nuancée et plus humaine de l'histoire du pays.

Pour ce faire, nous nous appuyons sur les théories de la mémoire et de l'histoire, notamment celles de Maurice Halbwachs et de Paul Ricœur. Nous analysons d'abord la manière dont le récit intime et la transmission mémorielle constituent la matière première de son écriture. Puis, nous explorons comment ces récits s'ouvrent sur une fresque historique et sociale plus large, en nous appuyant sur des exemples tirés de son roman.

Dès les premières lignes, le prologue du roman établit une scène fondatrice : la naissance du narrateur, Charles Yared. Mais loin d'être un événement ordinaire, cette scène est marquée par l'arrivée "majestueuse" du grand-père, Georges Bey Batrakani, qui n'est pas présenté comme un simple membre de la famille, mais une figure d'autorité, une incarnation du passé glorieux. Son arrivée en grande pompe à l'hôpital lie immédiatement le destin du nouveau-né à un héritage familial et social prestigieux. Le narrateur entame son récit par la présence imposante de son grand-père, signalant d'emblée que son existence et son identité sont indissociables de celles de sa lignée. C'est une manière de construire un mythe des origines, une sorte de "roman familial" tel que le concevait Freud.

D'ailleurs, le prologue va au-delà du simple souvenir pour poser la question de l'identité plurielle. Il met au point l'idée principale du roman : l'histoire d'une des familles Levantins de l'Égypte, leur origine, leurs relations et leur avenir dans ce formidable pays cosmopolite du début du XXe siècle. À la fin de cet avant-propos, le narrateur nous présente son oncle Michel Batrakani, qui, venant féliciter sa sœur, va être le parrain de son fils Charles. L'auteur nous fait signe que ces deux personnages – le grand-père et l'oncle - vont bientôt marquer la vie de ce nouveau-né qui n'est autre que le jeune narrateur de l'histoire.

Quant au journal intime qui est un élément narratif essentiel, il agit comme un mécanisme de mémoire qui donne sa profondeur au roman. Il est la clé qui ouvre la porte du passé, le point de départ d'une quête mémorielle donnant lieu au narrateur de s'approprier une histoire qui le précède. L'intimité de ses écrits, faits de détails du quotidien, d'anecdotes et de confidences, confère un caractère très personnel et vivant aux événements relatés.



Le journal de Michel est le "cadre social", créé par Solé, qui permet au narrateur de reconstituer le passé de sa famille et de le partager. Le narrateur héros Charles ne se contente pas de raconter ses propres souvenirs, il se fait le dépositaire de la mémoire familiale en s'appropriant les écrits de son oncle. Ce processus de transmission est au cœur de la théorie de la mémoire collective de Maurice Halbwachs, qui s'appuie sur des cadres sociaux, y compris la famille, pour préserver et transmettre les souvenirs. Selon lui en se situant dans le groupe, on peut faire remonter des souvenirs. (Halbwachs, 1968).

Dans un style simple et agréable, Solé présente le jeune héros du *Tarbouche*, bercé par la nostalgie dans une dramaturgie étudiée et peuplée de figures attrayantes. Il évoque les réminiscences d'enfance du narrateur-héros, Charles, en soulignant l'attachement intime qui le relie à son oncle et parrain, Michel, et la fascination qu'il porte à son grand-père maternel, Georges Bey Batrakani, "le roi des tarbouches". C'est à travers le journal et les mémoires de son oncle Michel que Charles a pu guetter les battements de son cœur et ses sourires. L'attachement de Charles à sa famille, et à sa communauté est indéniable. Dans plusieurs endroits, nous avons noté l'utilisation des adjectifs possessifs "notre" ou "nos" en parlant de sa famille ou en citant ses ancêtres. Il insiste sur l'idée que c'est grâce à Michel "au tempérament d'historien" que sa famille a connu leurs ancêtres, ceux des Touta - la famille de sa grande-mère maternelle - et que son journal porte beaucoup d'intérêt aux soirées familiales.

" (...) nous savons finalement beaucoup de choses grâce aux travaux de Michel. Mon parrain a publié trois précieux articles à leur sujet dans *Les Cahiers d'histoire égyptienne*" (Robert Solé, 1992 : 103).

" *Le quatrième cahier du journal de mon parrain court de 1926 à 1930. C'est la voix d'un adulte désormais, (...) Les déjeuners dominicaux à la maison sont largement cités, avec une foule de renseignements d'un intérêt plus ou moins grand (...)*" (Ibid. : 186)

Grâce au journal de Michel, et à travers le récit narratif de Charles, les personnages les plus importants de sa famille, avec leurs amis, leurs invités aux repas dominicaux, sont présentés amplement dans des passages descriptifs. Ces longues descriptions recèlent le plus souvent, des analyses psychologiques, qui dévoilent les relations intimes, ou les rapports complexes qui les unissent, que ce soit au niveau du commerce, de l'amitié, ou de l'amour. En effet, Solé a pu montrer génialement qu'une certaine complémentarité rassemble ces personnages malgré leurs différences. En guise d'exemples nous pouvons citer quatre rapports :

Georges Batrakani et le Français Edouard Dhellemmes
Georges Batrakaniet le copte Makram



Michel Batrakani et Lidy, la jeune juive
Mima Yared (sa grand-mère paternelle) et Edouard Dhellemmes.

Nous comptons parler d'une seule relation en détail, celle qui s'établit entre Georges Batrakani, le grand-père de notre narrateur et le Français Edouard Dhellemmes, du fait qu'elle est la plus importante. Pas seulement au niveau de ces personnalités concernées mais aussi au niveau de leurs affaires et des intérêts communs qui influencent et changent le cours des événements dans le texte.

En réalité, l'arrivée d'Édouard Dhellemmes dans la famille Batrakani n'est pas un simple fait du roman; elle est un dispositif narratif essentiel à la démarche de mémoire de Charles. Le narrateur ne se contente pas de relater l'événement, il nous le fait voir à travers les yeux de cet étranger français, comme c'est évident dans les deux citations ci-dessous.

" Du dimanche 14 mai 1916, c'est Edouard Dhellemmes qui aura gardé le souvenir le plus précis. (...) Il faut dire qu'indépendamment de son esprit cartésien et de sa mémoire d'éléphant, ce déjeuner dominical était son premier contact avec la famille et, finalement, avec l'Égypte." (Ibid. :24)

"Mais toutes ces personnes le traitaient aussitôt en vieille connaissance, voulant absolument s'enquérir de sa santé, s'assurer qu'il avait fait bon voyage, était bien logé, satisfait." (Idem.) Et par suite il se sent "très vite à l'aise, (...) entouré de gens chaleureux qui parlaient très bien le français." (Ibid. : 26)

Cette perspective d'observateur extérieur est cruciale pour plusieurs raisons. Le narrateur note que c'est Édouard qui a "gardé le souvenir le plus précis" de cette journée du 14 mai 1916. En confiant la mémoire de cet événement à un personnage extérieur, le narrateur renforce l'authenticité et la précision du souvenir.

L'esprit "cartésien" d'Édouard, sa mémoire d'éléphant, donnent une légitimité à la scène. C'est un procédé subtil qui permet à Charles de nous présenter un souvenir familial non pas comme une vision idéalisée, mais comme un moment précis et historique, validé par un témoin neutre. Ce témoignage d'un non-membre de la famille apporte une crédibilité au récit familial, renforçant le caractère historique de la scène.

Pour Édouard, ce déjeuner dominical est son "premier contact avec la famille et, finalement, avec l'Égypte." C'est une révélation. Il découvre une Égypte chaleureuse, cosmopolite et accueillante, bien loin des clichés. Les Batrakani ne sont pas seulement une famille ; ils sont une incarnation vivante de cette Égypte qui a disparu, et que l'auteur Robert Solé, a lui-même connue.



Le narrateur se sert des yeux émerveillés d'Édouard pour faire revivre cette époque. Les descriptions des gestes de bienveillance, de la cordialité et du plurilinguisme (les membres qui "parlaient très bien le français") ne sont pas de simples faits. Ce sont les souvenirs sensoriels et affectifs de cette époque, réactivés par le regard du Français. Le narrateur nous montre à quel point cette hospitalité et ce mode de vie ont marqué l'identité familiale.

La relation entre Georges et Édouard n'est pas seulement personnelle, elle est aussi une affaire d'intérêts et de vision. Édouard est "fils d'industriel" et s'intéresse au "marché égyptien". Nous devons surtout préciser que Georges Batrakani est minutieusement décrit dans cette longue scène dialoguée, et présenté comme " *concessionnaire de plusieurs marques étrangères, il connaît le marché sur le bout des doigts*" (Ibid. : 25). Ce qui rend Édouard très intéressé à ses paroles et à faire construire une bonne relation avec lui. La rencontre autour de ce déjeuner dominical, moment intime et chaleureux, débouche sur une association qui va changer le cours de l'histoire de la famille : la fabrication des tarbouches en Égypte. L'enthousiasme aux affaires les rapproche malgré la différence de leurs caractères. Ils sont quand même de plus en plus amis, et la relation du travail s'approfondit alors.

Le Français apprécie que son ami Georges est un homme d'affaires astucieux, " (...) vous êtes à la fois agriculteur, industriel et commerçant. On ne fait pas mieux." (Idem.) Georges est aussi un bon spéculateur à la Bourse comme beaucoup des Syriens de l'Égypte. C'est justement sur ce point qu'Édouard n'arrête pas de réfléchir :

" Depuis huit ans qu'il le connaissait, Edouard n'avait toujours pas réussi à situer exactement ce Levantin qui nageait entre deux cultures, jonglait avec trois langues et ne disposait pas de statut bien défini." (Ibid. :130)

Même avec leurs différences et l'impossibilité de comprendre quelques gestes des deux côtés, c'est par l'intérêt bienveillant et par la confiance réciproque qu'ils se complètent et se lient l'un à l'autre.

Cette scène est, en effet, l'exemple parfait de la fusion entre le récit intime et les enjeux historiques et économiques. L'amitié et la confiance qui s'établissent entre les deux hommes (l'un "connaît le marché sur le bout des doigts", l'autre "intéressé à ses paroles") sont les fondations d'un projet qui est à la fois une aventure personnelle et un fait industriel majeur pour la famille Batrakani. Le récit de Charles montre ainsi comment les relations familiales et les amitiés sont directement liées aux grandes transformations économiques du pays.



En parcourant le récit, nous pouvons déceler de nombreux passages descriptifs qui se superposent et se complètent avec des scènes dialoguées insérées à la narration de façon à conférer un aspect réel à l'action, et à raviver les souvenirs lointains. Le plus souvent, par un mot ou un nom cité dans un dialogue, le narrateur personnage se trouve dans l'obligation d'évoquer un tel souvenir qui n'était pas prévu. C'est justement le cas lorsque Charles interrompt le cours de son récit, à l'évocation d'Élias Batrakani dans une scène de discussion familiale, pour raconter l'histoire de son arrière grand-père, Élias, au travail et avec ses enfants, puis remonte dans le temps jusqu'aux années "1860", pour retracer l'histoire de son arrivée en Égypte avec sa femme Linda Batrakani. Il choisit même de reproduire la scène où son arrière grand-père raconte à ses enfants des histoires amusantes lors de leur promenade du dimanche, dont celle de l'inauguration du Canal de Suez.

" Tout au long de la route, Elias Batrakani racontait, de sa belle voix de baryton, des histoires en franco-arabe avec des exclamations en italien. C'étaient des histoires merveilleuses, ruisselantes d'or et de larmes ;" (Ibid. : 38)

"Elias racontait pour la centième fois, l'inauguration fastueuse du canal" (Ibid. : 40)

Ces histoires racontées illustrent parfaitement la transmission de la mémoire familiale. L'expression "pour la centième fois" marque que ces histoires, loin d'être figées, font partie d'un rituel, d'une tradition orale qui affermit la famille et transmet son héritage de génération en génération. C'est la représentation même de la "mémoire collective", qui se transmet par le biais des interactions sociales et des récits partagés. (Halbwachs, 1997) « *En première approximation, la mémoire collective est le souvenir ou l'ensemble de souvenirs, conscients ou non, d'une expérience vécue et/ou mythifiée par une collectivité vivante de l'identité de laquelle le passé fait partie intégrante* ». (NORA, 1978: pp. 398-401)

Pour Halbwachs, un groupe (ici la famille) se définit par son histoire et ses souvenirs partagés. Le passé n'est pas un simple arrière-plan, mais une composante essentielle de l'identité du groupe. C'est en se référant à ce passé commun, même mythifié, que le groupe se reconnaît et se distingue des autres. D'où le rôle incontournable du journal intime à transmettre les souvenirs chéris exprimant les sentiments sur des expériences spécifiques partagées. Et Paul Ricœur, en s'appuyant notamment sur la pensée de Maurice Halbwachs, insiste sur le rôle central des souvenirs familiaux dans la transmission de la mémoire collective. Selon Ricœur, ces souvenirs forment une « *mémoire vivante* » qui contribue à maintenir le lien avec le passé et à transmettre une identité collective à travers les générations.



“À cet égard, les premiers souvenirs rencontrés sur ce chemin, sont les souvenirs partagés [...]” (2000: 47)

En outre, l'histoire racontée par Élias est un événement historique majeur : l'inauguration du Canal de Suez. Cet événement n'est pas un fait lointain pour son arrière-grand-père, mais une anecdote personnelle, une histoire "merveilleuse" qui fait partie du patrimoine familial. L'inauguration du Canal de Suez est alors une scène vivante, pleine d'émerveillement et d'émotion, qui a été vécue et est racontée de manière subjective et intéressante par Élias. Ce passage met en lumière la capacité de Solé à fixer les grands moments de l'histoire égyptienne dans des récits personnels.

Ce qui nous fait passer au deuxième point important de notre étude qui explore la manière dont ces récits de souvenirs s'ouvrent sur une fresque historique et sociale plus large. D'ailleurs, En dépeignant l'histoire de cette famille fictive des Batrakani, Robert Solé ne se contente pas de relater un passé personnel, il propose une relecture de la mémoire collective de l'Égypte cosmopolite. Il nous dévoile que les souvenirs des individus ne sont pas des entités isolées, mais des fragments qui, une fois mis en commun, reconstituent une fresque sociale et historique plus large, et plus nuancée que le récit historique officiel.

Ainsi, loin d'être de simples décors, les événements qui traversent l'Égypte de la première moitié du XXe siècle, impactent directement la vie des familles. Comme dans *Le Tarbouche*, la fin d'une époque – celle où l'on portait le fez – coïncide avec le déclin d'une élite et l'émergence d'un nouveau nationalisme. Les mariages mixtes, les professions exercées, les difficultés économiques et les exils sont les conséquences directes des bouleversements politiques et sociaux. C'est l'idée que défend Paul Ricoeur en distinguant l'histoire de la mémoire : si l'histoire se veut objective, la mémoire, elle, est le vécu subjectif de l'histoire (2000).

De plus, le début du récit de Charles s'ouvre sur un des souvenirs les plus enchantés à son oncle Michel, qui va être transposé et décrit plusieurs fois au cours du roman. Il s'agit de la visite du sultan au collège de son oncle le 13 mai 1916.

" Que de fois n'ai-je entendu parler de la visite du sultan au collège! Cet événement aura éclairé toute mon enfance, une partie de mon adolescence, et il m'arrive d'en débattre encore aujourd'hui avec tel ou tel membre de la famille. 1916 reste pour moi une balise, un repère, le repère chronologique par excellence. (...) C'est le milieu de la Première Guerre mondiale... C'est Michel à onze ans, André à 12 ans. C'est l'année où l'idée du tarbouche germe dans la tête de mon grand-père et où Edouard Dhellemmes



arrive à la maison. 1916, c'est six ans avant la naissance de ma mère, vingt-neuf ans avant ma propre naissance." (1992 : 23)

Le jeune narrateur commence par un événement d'envergure nationale : la visite du sultan au collège en 1916. C'est un fait historique "le milieu de la Première Guerre mondiale", une date précise, qui fait partie de la mémoire collective de l'Égypte. Cependant, ce qui est frappant, c'est que cet événement est immédiatement ramené à l'échelle familiale. Il n'est pas perçu comme un fait lointain, mais comme un souvenir qui "aura éclairé toute "son" enfance" et qui est encore l'objet de discussions familiales. L'événement historique devient ainsi un simple point de départ, un "repère" partagé, une "balise" qui structure les souvenirs de la famille. C'est la confirmation de l'idée de Maurice Halbwachs selon laquelle la mémoire individuelle ne peut se construire que dans un cadre social, ici le cadre familial (1968).

La date du 13 mai 1916 est avant tout une date de référence personnelle pour la famille. C'est l'année où les oncles Michel et André avaient respectivement onze et douze ans. C'est l'année où un événement essentiel prend place comme l'idée du tarbouche qui « germe dans la tête » de son grand-père. Cette accumulation de faits intimes autour d'une date historique montre comment le narrateur, et par extension Robert Solé, ancre les petites histoires familiales dans la grande. Le fait historique n'a de valeur que parce qu'il permet de fixer les événements de la famille. Il n'est qu'un point de repère pour se situer par rapport à ses propres origines : "*C'est six ans avant la naissance de ma mère, vingt-neuf ans avant ma propre naissance.*" (Idem). Solé entremêle les faits historiques et les souvenirs intimes en vue de montrer que l'histoire n'est pas une suite d'événements froids, mais une somme d'émotions et de relations humaines.

C'est effectivement ce qui est manifeste dans le récit du narrateur Charles Yared qui utilise une structure anachronique – ce "va-et-vient" temporel – pour plusieurs raisons essentielles, qui servent la thématique de la mémoire familiale et de la grande Histoire. Au fond, il n'est pas un historien qui cherche à présenter une chronologie linéaire, mais ce jeune narrateur est guidé, dans l'évocation des souvenirs, par sa grande sensibilité envers sa famille.

Pour mieux mettre en lumière la mémoire affective dans son récit, nous avons trouvé indispensable de faire un tableau récapitulatif des dates concernant différents événements non-linéaires.



Période du récit	Années couvertes	Événements et signification
Période 1 : De 1916 à 1903	1916 > 1903 > 1904 > 1907 > 1912 > 1915 > 1919	Point de départ : La visite du sultan en 1916 et l'idée du tarbouche. Retour en arrière : Mariage de Georges Bey et Yolande en 1903. Progression : Évolution de sa carrière professionnelle (1904), crise économique (1907), acquisition de la maison (1912).
Période 2 : De 1919 à 1890	1919 > 1890	Point de départ : Démarrage de la fabrique de tarbouches Batrakani en 1919, en pleine Révolution égyptienne. Retour en arrière : L'enfance de Georges vers 1890, ses débuts professionnels, sa première rencontre avec Makram.
Période 3 : De 1925 à 1942	1925 > 1923 > 1925 > 1942 > 1958	Point de départ : La concurrence étrangère et l'égyptianisation du tarbouche en 1923 et 1925. Progression : La reconnaissance par le Roi Fouad, le titre de Bey, la mort de Georges Bey en 1958.

De prime abord, nous remarquons que le récit révèle une anachronie croissante au niveau des événements, une structure narrative qui s'éloigne de la linéarité pour se plier à la subjectivité de la mémoire. Le narrateur ne suit pas l'ordre des faits mais le fil de ses souvenirs, passant d'un événement marquant à un autre avec une fluidité déconcertante.

Cette temporalité singulière se manifeste par un va-et-vient en trois périodes principales. La première s'ouvre en 1916, une année "balise" qui marque l'idée du tarbouche chez son grand-père, avant de revenir à 1903, l'année de son mariage. Le récit remonte ensuite progressivement le temps pour relater l'évolution professionnelle de Georges Bey, de la crise de 1907 qui l'a éprouvé, à son succès en 1912 qui lui a permis d'acheter une belle maison.

"La crise de 1907 s'abattit sur Le Caire comme la foudre. (...) Mais Georges lui-même ne savait comment sortir. (...) Trois longues années allaient lui être nécessaires pour éponger ses dettes." (1992 : 83)

"Ayant réussi à rembourser ses créanciers et à doubler ses revenus pharmaceutiques, Georges acheta en 1912 une belle maison à Choubra." (Ibid.: 84)



Ce procédé narratif, loin d'être un désordre, souligne que l'histoire personnelle de Georges Bey, faite de réussites et d'échecs, est indissociable des événements historiques et économiques de l'Égypte de l'époque.

Le même procédé se retrouve dans la deuxième période, qui part des années 1919 – celles de la Révolution égyptienne et du lancement de la fabrique de tarbouches – pour replonger jusqu'en 1890, l'année de la première rencontre entre Georges et son ami copte Makram. Le narrateur lie directement l'évolution du commerce familial aux soubresauts de l'histoire du pays, montrant comment les émeutes ont impacté la production de la fabrique.

Enfin, la dernière période du récit, de 1925 à 1942, les événements progressent d'une manière ascendante avec quelquefois des retours en arrière de grande sensibilité. La concurrence étrangère et l'égyptianisation du tarbouche en 1923 et 1925, affecte la fabrication des tarbouches de Georges "de maigres résultats". *"Avec dix mille tarbouches péniblement vendus en 1925, Georges rentrait tout juste dans ses frais."* (Ibid. : 150) Mais, le roi Fouad le récompense et le fait bey de première classe. Et l'évolution du commerce de Georges bey se continue le long des années : *"Les tarbouches Batrakani refirent parler d'eux dès le début de 1934."* (Ibid. : 201).

De même, *"à la fin de 1935, Georges bey calcula qu'il avait vendu quarante-deux mille tarbouches dans l'année. L'avenir s'annonçait plus brillant encore."* (Ibid. : 202). Le récit se termine en 1958 avec la mort de ce grand-père, qui symbolise la fin d'un monde et d'une époque révolue.

Georges Batrakani, n'est pas seulement un personnage principal pour le narrateur, mais aussi un véritable "lieu de mémoire" halbwachsiens. Ses propres souvenirs et son parcours (de la modestie à l'ascension sociale grâce à l'industrie du tarbouche) sont le fil conducteur qui relie le lecteur aux événements majeurs de l'époque. Son expérience personnelle, ses rencontres et ses décisions sont constamment mises en résonance avec l'Histoire. L'itinéraire de Georges illustre le dynamisme de la communauté levantine et chrétienne au Caire, une minorité active et cosmopolite qui a joué un rôle clé dans l'économie de la ville.

Ses souvenirs de la vie au Caire, les descriptions des rues, des cafés et des coutumes de son milieu permettent à l'auteur de dépeindre une société multiculturelle où coexistent de multiples communautés (coptes, juives, syriennes, européennes) avant la montée des nationalismes et la fin de cet âge d'or.



Dans la narration de Charles, le passage de l'individuel au collectif, est le plus souvent renforcé par le décalage temporel qui fait que le passé est constamment réinterprété à l'aune du présent. Chaque date et chaque événement sont choisis non pour leur valeur historique brute, mais pour leur capacité à éclairer l'histoire de la famille Batrakani. Nous pouvons même déduire que le narrateur utilise ces dates pour montrer que l'évolution de la famille Batrakani est le miroir des transformations de l'Égypte. L'œuvre de Solé est alors un travail de mémoire qui rend compte de l'impact des "grands événements" sur les "petites vies".

En guise de conclusion, nous disons qu'à travers le récit de Charles, Robert Solé ne se contente pas de faire revivre le passé, il en montre le processus de construction mémorielle. Le roman repose sur un double héritage: le journal intime de l'oncle Michel, qui offre une archive tangible de la mémoire familiale, et la tradition orale, incarnée par les récits répétés de certains personnages, ou de l'arrière-grand-père, comme on a vu. Ces deux modes de transmission permettent au narrateur de s'approprier une histoire qui le précède, en faisant des anecdotes intimes (les repas dominicaux, les lettres, les amitiés) les véritables jalons de la mémoire collective. La transmission de la mémoire collective via les souvenirs familiaux, selon Ricœur et Halbwachs, repose sur la notion que la famille constitue un cadre social essentiel dans la préservation et la transmission des souvenirs, lesquels alimentent la continuité de la mémoire collective à travers le temps.

Le rôle d'Édouard Dhellemmes est particulièrement significatif. Ce personnage, étranger à la famille, agit comme un témoin extérieur qui valide la mémoire affective des Batrakani. Son regard objectif donne une crédibilité au récit familial, transformant une simple chronique de famille en une fresque historique. L'amitié entre Georges Batrakani et Édouard Dhellemmes, fondée sur des intérêts communs, symbolise la fusion entre les liens personnels et les grands enjeux économiques.

De manière plus large, Solé met en scène la richesse et la complexité des rapports humains dans l'Égypte cosmopolite. Les relations entre les communautés, qu'elles soient amicales ou professionnelles, sont le reflet de la société de l'époque. En s'appuyant sur des théoriciens comme Maurice Halbwachs et Paul Ricœur, on comprend que cette mémoire familiale n'est pas un repli sur soi, mais une mémoire vivante qui s'inscrit pleinement dans l'Histoire et qui se transmet par les interactions et les récits partagés, assurant ainsi la continuité d'une identité collective au fil des générations.

En somme, *Le Tarbouche* de Robert Solé offre une exploration profonde de la mémoire qui fusionne habilement le récit intime et la grande Histoire. Loin d'une simple chronologie linéaire, le narrateur, Charles Yared, utilise une structure anachronique pour



donner un sens personnel et affectif au passé. Des événements majeurs, tels que l'inauguration du Canal de Suez ou la visite du sultan en 1916, sont présentés comme des anecdotes vécues et transmises au sein de la famille. Cette approche, inspirée par les théories de la mémoire de Paul Ricœur et Maurice Halbwachs, montre que l'histoire est avant tout le "*lieu de l'affect, du sentiment, du vécu*" (Ricœur, 2000). Les dates, les crises économiques et les bouleversements politiques ne sont que des "balises" qui permettent au narrateur de fixer les moments clés de l'ascension et du déclin de sa famille. En liant le destin de Georges Bey Batrakani à des événements tels que la crise de 1907 ou la Révolution de 1919, Solé démontre que les "petites vies" sont directement façonnées par les "grands événements". Finalement, cette fusion entre le personnel et le collectif fait de l'histoire de la famille Batrakani le miroir des transformations de l'Égypte au XXe siècle, conférant ainsi au récit une portée bien au-delà de la simple nostalgie.

Cette dialectique du personnel et du collectif permet à l'auteur de créer une véritable fresque de l'Égypte moderne, vue de l'intérieur, par ceux qui l'ont vécue et qui, souvent, l'ont perdue. Le lecteur ne découvre pas l'histoire officielle du pays, mais son "histoire vécue", faite de ruptures, de pertes et de renaissances. C'est en cela que l'écriture de Solé est un acte de mémoire qui fait de la fiction un lieu de réconciliation avec un passé complexe. L'auteur excelle à reconstituer une époque et donne un sens profond à l'histoire de son pays. Et c'est ce qui fait la spécificité de son écriture et l'originalité de son œuvre.



Bibliographie :

I. Corpus

- **Solé, Robert** (1992), *Le Tarbouche*, Paris, Seuil.

II. Ouvrages théoriques

- **Freud, Sigmund** (1909). *Le roman familial des névrosés*. (Inclus dans divers recueils d'essais publiés à Paris).
- **Halbwachs, Maurice** (1925). *Les Cadres sociaux de la mémoire*. Paris: Librairie Félix Alcan.
- ----- (1968). *La Mémoire collective*. Paris : Presses Universitaires de France. (Il s'agit de la deuxième édition augmentée. La première édition a été publiée en 1950).
- **Ricoeur, Paul** (1996), *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil.
- ----- (2000). *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Paris: Seuil.
- **Robert, Marthe** (1972). *Roman des origines et origines du roman*. Paris: Grasset.

III. Articles et études critiques

- **Ammar-Khodja, S.** (2002). "L'Égypte de Robert Solé : l'écriture comme lieu de mémoire". In *La Revue des Lettres modernes*. Paris: Minard.
- **Gefen, Alexandre** (2002). *Le Geste et la parole de la mémoire*. Paris: Seuil.
- **Luthi, Jean-Jacques** (2000), *L'Égypte des rois*, Paris, Harmattan.
- **Nora, Pierre** (1978), « La mémoire collective », dans Jacques LE GOFF (dir.), *La nouvelle histoire*, Paris, Retz-CEPL.
- ----- (1984). *Les Lieux de mémoire*. Tome I, *La République*. Paris : Gallimard.
- **Peyton, S.** (2005). "La nostalgie heureuse : L'Égypte de Robert Solé". In *Francophonies du Nord et du Sud*, n°10.
- **Tisseron, Serge** (1998). "Le Roman familial de l'écrivain". In *Psychanalyse à l'Université*, n°91.
- **Marie-Claire Lavabre**, « La mémoire collective comme métaphore », *Mélanges de la Casa de Velázquez* [En ligne], 50-1 | 2020, mis en ligne le 15 mars 2020, consulté le 18 août 2025. URL : <http://journals.openedition.org/mcv/12894> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mcv.12894>